avait dû cacher son image au peuple, furieux de son trépas. On croyait encore que la fille dénaturée du roi, ayant osé mettre le pied dans le temple, la statue elle-même s'était voilé les yeux pour ne pas la voir.

« Le vrai, dit M. Preller dans sa *Mythologie romaine* (trad. Dietz), c'est que cette déesse n'était pas du tout une déesse de la Fortune dans le sens ordinaire du mot, mais bien plutôt de la Pudeur féminine, et que l'image voilée n'était qu'un symbole de cette pudeur. Aussi les gens instruits l'appelaient-ils *Fortuna Virgo*. Mais le peuple tint bon dans sa croyance, et quand, lors d'un incendie qui dévora le temple, cette statue aussi échappa aux flammes, tout le monde reconnut dans ce nouveau prodige la main de Vulcain, du dieu qui avait engendré Servius au milieu du foyer des Tarquins.

— *Fors Fortuna*. Son temple, situé près de la ville, au premier mille de la *Via Portuensis*, passait également pour avoir été fondé par le roi Servius.

Cette divinité était simplement la déesse de la bonne chance. Comme telle, elle était adorée surtout du petit peuple. On célébrait sa fête le 24 juin, jour de notre Saint-Jean. Ce jour-là, tous les opprimés, entre autres les esclaves, traversaient joyeusement le Tibre, sur des barques construites exprès, et, célébrant le bon roi Servius et sa protectrice.

— *Fortuna publica*. C'était la Fortune de l'État romain. Elle avait, comme telle, un culte tout spécial à Rome, avec deux temples, l'un au Capitole, fondé par Servius Tullius, l'autre au Quirinal, fondé pendant la deuxième guerre punique, le 25 mai 204 avant J.-C.

Il y avait encore une autre Fortune publique, que l'on l'était le 5 avril.

— *Fortuna privata*. Plutarque nous fait connaître, mais sans nous donner de détails, une Fortune privée des Romains, d'un caractère autre que la Fortune publique fêtée le 5 avril.

— *Fortuna muliebris*. On invoquait et on adorait sous *Fortuna muliebris* ou *Fortune féminine*, en faveur de la retraite de Coriolan. Son temple se trouvait sur la Voie Latine, au quatrième mille, au lieu même où le général des Volsques s'était arrêté, fléchi par les prières maternelles, et l'anniversaire de ce jour était fêté par les femmes, en cet endroit même, par des sacrifices et des prières. On y voyait deux statues, l'une élevée aux frais de l'État, l'autre aux frais des dames romaines, et cette dernière avait ouvert la bouche lors de son inauguration pour exprimer son contentement. On ne sait à quelle époque remonte le temple, dont il reste encore des ruines en briquetage affectant la forme carrée. Il fut embelli par Faustine, femme de Marc-Aurèle, qui fit graver à l'exergue de ses médailles le nom de la déesse *Fortuna muliebris*.

— *Fortuna virilis*. La Fortune virile était adorée dans les bains des femmes, comme déesse de la fécondation.

— *Fortuna hujusce diei* (Fortune de ce jour). C'était la déesse de l'occasion favorable, qui changea d'un jour à l'autre. Elle avait un temple près du cirque Maxime et un autre au champ de Mars : l'un des deux avait été voué par Catulus, pendant la bataille décisive qu'il livra aux Cimbres; la fête de cette déesse était célébrée le 30 juillet et accompagnée de jeux du cirque.

— *Fortune d'or*. La Fortune d'or (*aurea*) était une statue d'or de cette divinité, que les empereurs plaquant dans leur chambre, et que l'on remettait à leur successeur, lorsque la maladie du prince était déclarée mortelle. C'est ainsi qu'Antonin, se voyant près de mourir, remit à son successeur Marc-Aurèle la Fortune d'or ou *royale*, comme l'appelle Sparticus (*Sever.*, CXXIII).

— La *Fortuna respiciens* ou favorable était adorée au Faisan et aux Esquilies. La *Fortuna obsequens* (même sens) donna son nom à une rue de Rome. — A la *Fortune barbue*, le jeune homme consacrait sa barbe naissante.

Flavius Flaccus, en 179 avant J.-C., lors d'une victoire remportée en Espagne, et qui était surtout due à la cavalerie, avait voué un temple à la *Fortune équestre*. Cet édifice était voisin du lieu où fut construit le théâtre de Pompée.

Le nom de la *Fortuna Seia*, dont le temple était près du *Vicus Sandaliarius*, paraît devoir être expliqué comme celui des dieux Consus et de Consiva (Saturne et Ops), par la racine aryenne *su*, qui a donné naissance aux diverses formes du verbe *severe*, semer. Cette Fortune serait donc un génie de l'agriculture et particulièrement des semences.

La *Fortuna viscata* (visqueuse ou douteuse) paraît avoir été celle qui séduit et abuse par de fausses espérances, et non, suivant l'interprétation de Plutarque, qui attire et retient. On y a vu également la Fortune attachée avec de la glu.

Horace cite une *Fortuna manens* (durable) qu'il met en opposition avec la *Fortuna brevis* (éphémère), peut-être la même que la Fortune *charitable*, dont nous ne connaissons pas le nom grec.

On trouve également une Fortune *bonne*, opposée à la Fortune *mauvaise*, qui était placée dans les endroits malsains, et une *Fortuna dux* (guide des voyageurs), répondant à la *Fortuna reduxe*, déesse des heureux retours, fort adorée surtout pendant les voyages des empereurs. Celle-ci, souvent citée sur les inscriptions et les monnaies, était fêtée le 12 octobre, jour où Auguste était revenu d'Asie.

On adorait dans les ports, à côté de *Portunus*, une Fortune tranquille, qui présidait au calme des flots et, par suite, aux bonnes traversées.

Dans la région de la Piscine publique était placé un autel de la Fortune, représentée avec des mamelles pendantes.

Trajan réunit ces diverses acceptions dans une Fortune universelle, à laquelle il fonda un temple, où l'on fit des sacrifices le premier jour de chaque année. Pline fait allusion au culte de cette nouvelle divinité, quand il dit qu'on l'invoque avant tous les autres dieux, et Lucien, quand son Momus se plaint dans l'assemblée des dieux de se voir enlever tous ses adorateurs par la Fortune.

— Lütér. La Fortune a été souvent chantée par les poètes, depuis Pindare jusqu'à nos jours. Nous réunissons ici quatre citations qui appartiennent au VIe et au Ier siècle av. J.-C., au XVe et au XVIIIe siècle de notre ère, et qui pourront ainsi faire comprendre de quelles façons différentes la conception de la Fortune a été entendue à des dates si éloignées entre elles. La première citation est de Pindare. Chez ce poète religieux, si la Fortune nous conduit à l'abîme, c'est en nous prenant par nos illusions, par nos folles amours, par notre ambition désordonnée. Dans Horace, l'idée de la Fortune est purement fataliste et porte l'empreinte de cette superstition aveugle des Romains, qui ne tient compte ni des moyens ni des causes. Aussi, tandis que le poète grec vénère la Fortune favorable, l'ancien ami de Cassius et de Brutus en représente les terribles ironies.

L'enseignement moral qui est tiré par Horace de sa conception de la destinée est qu'il faut mépriser la tyrannie, parce qu'elle n'a aucun fondement solide. A toutes les époques la façon variera, sans que la conception première soit modifiée.

Les sceptiques en tirèrent le néant des sciences, et les mystiques, le détachement des choses humaines. Les politiques du XVe siècle appliquèrent la même idée à leur contemption démocratique des puissances du jour, et les moralistes du XVIIIe siècle à battirent directement, au nom du droit, les privilèges de la naissance et les triomphes dus au hasard.

Fortune (ODE À LA), de Pindare. Le poëte commence sa douzième olympique par une invocation à la Fortune :

Fille de Jupiter, déesse protectrice,
Fortune que chérit ce dieu libérateur,
Qu'a ta gloire aujourd'hui mon hymne retentisse,
Viens d'Himère à ma voix protéger la grandeur!

Ton souffle sur la mer fait voler le navire;
Tes ordres sur la terre appellent aux combats
La foule des guerriers, et ta pensée inspire
Le pouvoir qui préside au destin des États.

Caressant des mortels l'espérance illusoire,
Tu les livres en proie à de folles amours,
Et tu les fais tomber des sommets de la gloire
Dans le gouffre sans fond où s'abîment leurs jours.

Nul encor, parmi ceux qui vivent sur la terre,
Dans le conseil des dieux cherchant à parvenir,
N'a pu de leurs secrets dévoiler le mystère,
Ni d'un œil clairvoyant lire dans l'avenir.

Combien de vous, déchus par une fausse image,
Périssent loin du but qu'ils ont envisagé!
Combien d'autres mortels pour qui, dans leur naufrage,
L'écueil le plus funeste en un port s'est changé!

Le traducteur (Fresse-Montval) fait remarquer ce qu'il y a d'irrespectueux pour les oracles dans la quatrième strophe de cette ode, et y voit la preuve du scepticisme qui avait, dès l'époque de Pindare, envahi l'esprit des Grecs, sinon à l'égard du fond même de la religion, du moins en ce qui touche l'autorité de ses représentants.

Fortune (ODE À LA), d'Horace. Horace adresse à la Fortune la 29e ode du premier livre de ses *Carmina*. La déesse invoquée est particulièrement celle d'Antium, dont l'oracle avait été consulté à propos d'une expédition d'Auguste. Nous donnerons un extrait de cette ode célèbre, en faisant suivre le texte de la spirituelle traduction de Jules Janin :

O diva gratum quæ regis Antium,
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus vel superbos
Vertere funeribus triumphos :

Te pauper ambiti sollicita prece
Ruris colonus ; te dominam æquoris
Quicunque Bithyna lacessit
Carpathium pelagus carina,

Te Dacus asper, te profugi Scythæ,
Urbesque gentesque et Latium ferox,
Regumque matres barbararum, et
Purpuri metuunt tyranni ;

Injurioso ne pede proruas
Stantem columnam ; neu populus frequens
Ad arma cessantes, ad arma
Concitet, imperiumque frangat.

Te semper anteit sæva necessitas,
Clavos trabales et cuneos manu
Gestans ahenea ; nec securis
Uncus abest, liquidumque plumbum.

Te spes et albo rara fides colit
Velata panno ; nec comitem abnegat,
Utcunque mutata potentes
Veste domos inimica linquis.....

« Reine heureuse d'Antium, déesse absolue, aux plus bas fonds de la foule un de tes regards fait d'un homme un demi-dieu; tu changes le triomphe en funérailles. Le laboureur, tremblant pour sa maison, te prie à mains jointes; pilote et matelot t'invoquent sur la barque de Bithynie, ô reine de la terre et des flots.

» Et le Dace agresseur, le Scythe errant dans les déserts, les cités, les nations, l'indomptable Latium, les mères des rois ennemis de Rome et le tyran dans sa pourpre à ce seul mot : *Fortune!*... ils ont peur!

» Ils ont peur que d'un pied injurieux tu ne renverses la colonne où tout repose; ils ont peur de l'émeute, obéissant à ton ordre : *Aux armes! aux armes!* et les moins pressés d'accourir; mais déjà le trône est brisé.

» Pour toi, la Nécessité est un licteur portant dans sa main de bronze les clous, les coins, le plomb fondu, le croc des Gémonies, tous les supplices.

» Il est vrai, mais à sa droite est l'Espérance; à sa gauche arrive la Fidélité, cette belle inconnue, aux blanes vêtements; si tout à coup tu changes ta faveur en colère, en ruines le palais des rois, elles te suivent. »

Comme on le voit, cette ode à la déesse d'Antium s'adresse en résulté à la Fortune elle-même, considérée dans sa conception absolue, et le nom d'Antium n'est mis ici qu'en égard à l'antiquité du culte de la Fortune dans cette ville.

Fortune (RONDEAU SUR LA), d'Octavien de Saint-Gelais (XVe siècle) :

De ce qui est au pouvoir de Fortune,
Nul ne se doit vanter ny tenir fort.
Car ung jour sert de plaisir et confort,
Et l'autre après, de courroux et rancune ;
Aux ungs est bonne, aux autres importune ;
Estrange à tous, car nul n'entent le sort
De ce qui est au pouvoir de Fortune.
Les sceptiques en tirèrent, savoir, pécune ;
Les autres n'ont que pitié et remort,
Et povreté, qu'est pire que la mort.
Est-il aucun qui soit seur soubz la lune
De ce qui est au pouvoir de Fortune?

Fortune (ODE À LA), de Jean-Baptiste Rousseau :

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouïs?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur et courage,
Valeur, prudence, fermeté;
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même,
Pour le vice que tu chéris,
Et toujours ses fausses maximes
Érigent en dogmes sublimes
Tes plus coupables favoris.

C'est dans cette ode que se trouvent les deux vers devenus célèbres qui terminent la strophe suivante :

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour :
Voyons comme vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit;
Mais au moindre revers funeste
Le monde tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Citons encore ces deux vers, qui résument toute l'idée morale de la pièce, et qui nous transportent bien loin des scrupules religieux de Pindare et de l'épicurisme frondeur d'Horace :

Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand.

Certains peuples et certains personnages de l'histoire ont été considérés comme spécialement favorisés par la Fortune. On trouve sur ce sujet, parmi les œuvres morales de Plutarque, un discours *Sur la Fortune des Romains* (voir ci-après), et deux *Sur la Fortune et la vertu d'Alexandre*.

— Iconogr. Une statue antique en marbre, plus grande que nature, trouvée dans les fouilles d'Ostie et qui se voit aujourd'hui au musée du Vatican, représente la Fortune la tête ceinte d'un diadème, avec un voile qui descend sur les épaules; elle tient de la main droite un gouvernail, posé sur un globe, symbole de sa toute-puissance dans la direction des affaires humaines, et, de la main gauche, une corne d'abondance, symbole des biens et des richesses dont elle dispose. Cette statue est remarquable par sa conservation et par le beau style de son exécution. Une autre petite statue de marbre du même musée joint aux attributs de la précédente, une roue, emblème de l'inconstance de la Fortune. Pausanias fait mention d'une image de la Fortune, qui se voyait de son temps dans un temple d'Égine : la voilage déesse portait dans ses mains une corne d'abondance, et avait auprès d'elle un Cupidon ailé, pour signifier, dit cet auteur, qu'en amour la Fortune réussit mieux que la bonne mine. Les anciens ont représenté quelquefois la Fortune avec un soleil et le croissant de la lune sur la tête, ce qui signifiait, selon quelques archéologues, que cette déesse présidait, comme ces astres, à tout ce qui se passe sur la terre. Quelquefois aussi la Fortune était figurée mettant un pied sur une proue de navire, pour marquer que son empire s'étendait aussi bien sur les mers que sur la terre. Sur certaines médailles romaines, la Fortune apparaît sous les traits d'une femme ayant, de la main droite, s'appuie sur une roue, et, de la gauche, tient une corne d'abondance. Sur une médaille de l'empereur Commode, la Fortune permanente (*Fortuna manens*), est figurée par une matrone assise, tenant d'une main la corne d'abondance et de l'autre un chevau par la bride.

Les modernes ont représenté la Fortune avec des attributs et des emblèmes analogues à ceux que lui avait donnés l'antiquité. Les figures les plus célèbres et les plus parfaites de cette déesse sont dues au Guide et à Albert Dürer; nous les décrivons ci-après.

Otto Venius, le maître de Rubens, a représenté la Fortune assise sur une roue, laissant tomber de sa main droite une couronne, un sceptre, des pièces d'or, et répandant des épines de la main gauche. Ce tableau est au musée du Belvédère, à Vienne. Une peinture de Rubens, faisant partie de la collection Madrazo, à Madrid, nous montre la déesse, un pied posé sur une sphère transparente, qui flotte sur les eaux et vogue à la merci des vents. Une gravure de F. Chauveau nous fait voir aussi la Fortune au milieu de la mer. Citons d'autres artistes, parmi lesquels P. Veronèse, A. Altdorfer (1511), H.-S. Beham (1520), Jacob Binck, Aldgever, Simone Cantarini, F. Bartolozzi (après Cipriani), L.-P. Boitard, Michel Dorigny (d'après Vouet, 1642), J. Müller (d'après C. Cornelis), etc.

La charmante fable de La Fontaine : la *Fortune et le jeune enfant*, a inspiré plusieurs artistes contemporains, entre autres M. Baudry.

Une peinture décorative de M. Bouguereau, exposée au Salon de 1857, mérite d'être décrite : La Fortune, nue jusqu'à la ceinture, le pied posé sur sa roue, les yeux couverts par un bandeau, tient enlacée une belle jeune fille, sur la tête de laquelle elle vide une corne pleine de bijoux et de perles. La jeune favorisée, vêtue d'une tunique blanche, croise chastement ses bras sur sa poitrine virginale; elle s'abandonne sans surprise et presque sans joie à son heureuse destinée. Ah! si l'aveugle déesse n'accordait jamais ses faveurs qu'à la vertu!...

Des statues de la Fortune ont été sculptées par M. Elias Robert (Salon de 1857), par M. Hippolyte Ferrat (Salon de 1869), etc. Un groupe en pierre, de M. E. Montagny, représentant le *Génie de la Fortune*, décore le nouveau Louvre. Citons enfin la *Roue de la Fortune*, marqueterie de pierre du XIVe siècle, qui orne le pavé de la cathédrale de Sienne.

Fortune (LA Grande ET LA Petite), célèbres estampes d'Albert Dürer. Ces deux compositions, que l'on distingue en *grande* et *petite*, eu égard seulement à leurs dimensions, sont conçues tout différemment. La grande *Fortune* est représentée par une femme nue, avec des ailes, planant dans les airs, tenant de la main droite une voile précieux, et de la gauche une bride. Au-dessous de cette figure est un paysage montagneux, dont les moindres accidents sont rendus avec un fini précieux. On y aperçoit un village que l'on dit être celui d'Eyzat, en Hongrie, patrie du père d'Albert Dürer. Quelques auteurs veulent aussi que la tête de la *Fortune* soit celle de la femme de Dürer. Ce qui est certain, c'est que cette figure, « copie trop fidèle évidemment d'un vilain modèle, dit Waagen, montre combien le sentiment du beau manquait à Dürer pour certains sujets. » Quelques iconographes ont vu dans cette figure l'image de la *Tempérance*, d'autres une *Pandore*. Dürer la désigne quelque part sous le nom de *Némésis*.

La petite *Fortune* est figurée par une femme nue aussi, sans ailes, debout sur un globe, la main appuyée sur un mince roseau, la tête tournée de profil et à demi voilée par la chevelure, abandonnée au vent. Cette figure, plus laide encore que la précédente, passe pour être une des premières gravures d'Albert Dürer. Waagen la croit antérieure à 1498, et pense que la grande *Fortune* remonte au plus tard à 1505. Ces deux pièces ont été copiées plusieurs fois. Les épreuves originales atteignent des prix élevés dans les ventes publiques.

Fortune (LA), tableau du Guide; au Vatican. Dans cette peinture, qui décorait autrefois l'appartement des Borgia, l'artiste a représenté l'inconstante déesse sans autre vêtement qu'une légère écharpe qui voltige autour de son corps : elle tient, de la main gauche, qui est baissée, un sceptre et des palmes; de la droite, elle élève une couronne royale en or; elle court, un pied posé sur le globe; ses cheveux, soulevés par la rapidité de sa course et rejetés en arrière, sont saisis par un petit génie ailé qui la regarde en souriant; elle paraît peu satisfaite d'être ainsi retenue. Cette allégorie, à l'usage des aspirants au trône, *ad usum Delphini*, a été gravée par Gius. Craffonara, par V. Dagne (*Musée Filhol*), et au trait par Reveil. Il en existe au musée de Berlin une répétition avec changement : au lieu de la couronne d'or, la déesse tient, de la main droite, une corne d'abondance.

Fortune des Romains (SUR LA), traité historique et moral de Plutarque. Dans cet ouvrage, l'auteur met d'abord en scène la Fortune et la Vertu, qui se disputent la gloire d'avoir élevé l'empire romain à ce haut degré de puissance où il est parvenu. Il représente la Vertu suivant, mais de loin, la Fortune, et escortée de la foule nombreuse des guerriers illustres de la ville éternelle, Camille, Fabricius, Cincinnatus, Scipion, qui viennent déposer en faveur de la Vertu. La Fortune se présente d'un air arrogant, traînant à sa suite les hommes les plus célèbres qui lui ont dû leur élévation, tels que Marius, Paul-Emile, Sylla, César. La nation, érigée en tribunal, s'accorde à reconnaître qu'elle doit sa grandeur plutôt à la Fortune qu'à la Vertu. Cet arrêt explique le grand nombre de temples élevés à la Fortune par toute l'Italie, tandis que celui dédié à la Vertu date de trois siècles avant la fondation de Rome.

L'intérêt de ce traité consiste dans un résumé rapide et brillant de l'histoire romaine, résumé dans lequel l'auteur ne se borne pas à nous apprendre les faits, mais s'applique surtout à en développer les causes physiques et morales. C'est ainsi qu'il nous explique un usage en vigueur à Rome. Le jour d'un mariage, on faisait toucher aux futurs de l'eau et du feu. « C'est, dit-il, parce que le feu donne aux autres substances le principe du mouvement, tandis que l'eau en est le sujet et la matière. Le feu, dans les éléments, était à Rome le symbole de la force virile, et l'eau de la femelle. Cet ouvrage renferme plusieurs explications du même genre, précieuses pour l'intelligence de quelques passages des auteurs anciens. Le style en est simple, net, plus élégant et plus pompeux que celui des autres traités. On dirait que le génie de Plutarque s'est élevé avec le sujet.

Fortune intelligente (LA), ou **l'Heure de tout le monde** (*La Fortuna con seso, y la Hora de todos*), ouvrage satirique de l'Espagnol Quevedo Villegas (XVIIe siècle), un de ceux que ce remarquable écrivain a le plus marqués du sceau de sa profonde originalité. Polémiste, satirique, théologien, moraliste, poëte, Quevedo a mis au service de la religion et de la monarchie un esprit, une malice qui ne se cédèrent qu'à ceux de Voltaire. Ses œuvres, très-étudiées comme style, presque toujours d'une originalité frappante, forment le recueil le plus varié; le livre qui nous occupe brille entre tous par sa gaieté, sa bonhomie, même temps que par sa portée philosophique, car Quevedo est sérieux au fond. Les travers des hommes et l'impossibilité de les réformer, voilà certes un texte fécond, sous la plume des moralistes; mais il n'y a pas de vieilles idées pour un écrivain de la force de Quevedo.

Dans un Olympe grotesque, où Mars est habillé en don Quichotte, casque en tête; où Neptune a pour sceptre une mâchoire de vieille femme, à trois dents, où Pluton est représenté barbouillé de poix, avec une figure de cuivre et une barbe en fils de laiton; où la Lune, avec sa face coupée par tranches, est appelée une étoile de mauvais aloi; où Vénus fait résonner les cerceaux de sa crinoline contre les cercles de l'équateur; dans cet Olympe, disons-nous, Jupiter, ennuyé des plaintes des hommes, tance vertement la Fortune, la divinité au bandeau sur les yeux, que Mercure lui amène, comme un chien traîne un aveugle. « Vaurienne, lui dit-il, tes folies, tes sottises, tes malices sont telles qu'elles persuadent à la race humaine, puisque je ne te tiens pas la main ferme, qu'il n'y a pas de dieux, que le ciel est vide, ou que je suis un mauvais maître. Ils se plaignent de te voir donner un crime ce qui est dû au mérite, et au péché les récompenses de la vertu, asseoir dans les tribunaux ceux qu'il te faudrait hisser à la potence, donner les dignités à ceux à qui tu devrais couper les oreilles, apauvrir et abaisser ceux que tu devrais enrichir! » La Fortune a beau se défendre de toute mauvaise intention, s'en prendre aux hommes eux-mêmes, qui ne savent pas profiter de ses bienfaits, attester l'Occasion, sa servante, « femme qui s'offre à tous et dont peu savent profiter, l'amant, qui a reçu un cornu mauvais coup, se réfugie dans une église, la moitié de la tête ouverte, et l'autre moitié par un tableau de maître.

Quevedo n'était pas seulement un moraliste, c'était aussi un politique, et le cadre qu'il avait choisi lui permettait de dire son mot sur les questions à l'ordre du jour. L'Heure surprend, chacun à son tour, les différents cabinets de l'Europe; l'idée est ingénieuse et pourrait être reprise aujourd'hui. L'état politique des nations, les mœurs des peuples, le caractère des princes, leurs projets, sont étudiés avec beaucoup d'esprit et de malice. La France, l'Italie, le royaume de Naples, la Russie, la Hollande, l'Allemagne, sont ainsi passés en revue. Les guerres de l'Allemagne lui donnent l'occasion de soulever une controverse religieuse contre les protestants, et il engage la question d'Orient avec le Grand Turc, à propos de la Grèce. On y trouve jusqu'à une controverse sur la liberté des nègres; c'est tout un cours d'histoire. Les questions brûlantes de ce temps-là sont aujourd'hui bien refroidies; mais, sous une forme spirituelle, le satirique montre un esprit d'observation souvent surprenant.

La conclusion de l'ouvrage est la même que dans *Candide* : tout est pour le mieux. Personne n'a gagné au changement. Les riches sont devenus pauvres, d'honnêtes gens livrés à la misère sont devenus des gredins; les pauvres, enrichis, sont plus arrogants que n'étaient les riches; la race humaine est incurable. Jupiter, désabusé, ordonne à la Fortune de reprendre son bandeau et de faire de nouveau marcher sa roue dans les vieilles ornières. Tout rentre dans l'ordre à cinq heures; le remue-ménage a duré une heure : de là le sous-titre de l'ouvrage.

La Fortuna con seso est une œuvre posthume de Quevedo. Il l'écrivit en 1635; elle ne fut imprimée qu'en 1648, avec d'autres fantaisies morales. Il en a paru à Bruxelles, en 1670, une nouvelle édition, faite sur un manuscrit de l'auteur, avec des variantes considérables, des additions, des retouches, qui montrent à quel point ce véritable écrivain était ingénieux de son art et comme il savait remanier sa pensée, son style, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la forme la plus satisfaisante.

Fortune (LA), poésie de Béranger. Combien existe-t-il, dans la société, d'esprits assez forts, assez stoïques, pour tenir leur porte close à l'appel de la fortune? Béranger a été un de ces hommes rares. Dans notre siècle, sa morale est tellement exceptionnelle que nous croyons devoir la reproduire. Pour bien des gens, elle semblera antédiluvienne.

DEUXIÈME COUPLET.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or, chez nous, ferait merveille;
Mais nous avons la vingt-bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.
Pan pan! etc.

TROISIÈME COUPLET.

Elle offre perles et rubis,
Manteaux d'une richesse extrême.
Et que nous fait la pourpre même?
Nous venons d'ôter nos habits!
Pan pan! etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Elle nous traite en écoliers,
Parle de gloire et de génie.
Hélas! grâce à la calomnie,
Nous ne croyons plus aux lauriers!
Pan pan! etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Loin des plaisirs, point ne voulons
Aux cieux être lancés par elle;
Sans même essayer sa nacelle,
Nous voyons s'enfler ses ballons.
Pan pan! etc.

SIXIÈME COUPLET.

Mais tous nos voisins attroupés
Implorent ses faveurs traîtresses;
Ah! chers amis, par nos maîtresses
Nous serons plus galment trompés!
Pan pan! etc.

Fortune et le jeune enfant (LA), tableau de M. Baudry; musée du Luxembourg. M. Baudry a mis en peinture la délicieuse fable de La Fontaine. Un enfant s'était endormi au bord d'un puits :

La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : « Mon mignon, je veux sauve la vie,
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie. »

Assise sur la margelle du puits, la déesse presse les joues du jeune impudent par un mouvement caressant et gracieux. Un bouquet de lauriers s'élève à droite; à gauche, s'étend une longue plaine fermée par une montagne qui se détache en bleu sur le ciel. Les deux figures sont à peu près nues, comme il convient à des figures allégoriques. « Cette toile a un grand charme, a dit M. Du Camp; elle retient et enchaîne les yeux. Il y a dans la touche des délicatesses exquises, une haute distinction dans la manière de traiter les détails, de la profondeur dans l'horizon et de l'air autour de ses personnages. Mais en composant ce tableau, qui fut un de ses envois de Rome, M. Baudry n'a-t-il pas obéi à des réminiscences trop directes, et l'étude approfondie qu'il a évidemment faite des maîtres coloristes du XVIe siècle ne l'a-t-elle pas entraîné, malgré lui peut-être, à trop se servir de l'*Amour sacré et d'Amour profane* du Titien, qui est à la galerie Borghèse? En effet, sa *Fortune* n'est autre que l'*Amour profane*; seulement elle est revêtue, avec des variantes considérables, des additions, des retouches, qui montrent à quel point ce véritable écrivain était ingénieux de son art et comme il savait remanier sa pensée, son style, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la forme la plus satisfaisante.

Fortune (LA), poésie de Béranger. Combien existe-t-il, dans la société, d'esprits assez forts, assez stoïques, pour tenir leur porte close à l'appel de la fortune? Béranger a été un de ces hommes rares. Dans notre siècle, sa morale est tellement exceptionnelle que nous croyons devoir la reproduire. Pour bien des gens, elle semblera antédiluvienne.

DEUXIÈME COUPLET.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or, chez nous, ferait merveille;
Mais nous avons la vingt-bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.
Pan pan! etc.

TROISIÈME COUPLET.

Elle offre perles et rubis,
Manteaux d'une richesse extrême.
Et que nous fait la pourpre même?
Nous venons d'ôter nos habits!
Pan pan! etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Elle nous traite en écoliers,
Parle de gloire et de génie.
Hélas! grâce à la calomnie,
Nous ne croyons plus aux lauriers!
Pan pan! etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Loin des plaisirs, point ne voulons
Aux cieux être lancés par elle;
Sans même essayer sa nacelle,
Nous voyons s'enfler ses ballons.
Pan pan! etc.

SIXIÈME COUPLET.

Mais tous nos voisins attroupés
Implorent ses faveurs traîtresses;
Ah! chers amis, par nos maîtresses
Nous serons plus galment trompés!
Pan pan! etc.

FORTUNE, belle et vaste baie sur la côte méridionale de l'île de Terre-Neuve, dans l'Amérique septentrionale. Elle forme plusieurs autres petites baies et présente les ports de Long-Harbour et Bail-bay. Les îles Brunet et Miquelon sont situées en face de l'ouverture de cette dernière baie.

FORTUNE (Robert), botaniste écossais, né dans le comté de Berwick en 1813. Employé au jardin des plantes d'Édimbourg, il usa du privilége accordé aux jeunes jardiniers, suivit les cours de l'université, et acquit en peu de temps une connaissance approfondie de la botanique. Son intelligence et ses aptitudes spéciales le mirent tellement en relief que la Société d'horticulture de Londres le chargea d'aller recueillir des plantes en Chine; la paix de 1842 venait d'ouvrir ce pays aux Européens. A son retour, il publia : *Trois années de voyage dans les provinces septentrionales de la Chine* (1847, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage, qui donne des renseignements complets sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois, est, en même temps, l'un des livres de voyages contemporains les plus intéressants. Après avoir administré pendant quelque temps les jardins de la Société des pharmaciens, à Chelsea, il retourna en Chine, à la fin de 1848, sous les auspices de la compagnie des Indes orientales, dans le but d'étudier et de faire connaître la façon dont les Chinois cultivent le thé, le récoltent et le préparent, d'importer des graines de cette plante et d'en naturaliser la culture dans le nord de l'Inde.

Après une absence de plus de trois années, il revint en Angleterre et publia le livre remarquable intitulé : *Deux voyages dans le pays du thé* (1852, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage était à peine sorti de la presse que Fortune partit pour une troisième expédition, dont il raconte les incidents et les résultats dans : *Résidence parmi les Chinois, dans l'intérieur, sur les côtes et en mer; troisième voyage, de 1853 à 1856* (1857, in-8°). En 1857, Fortune fut chargé par le gouvernement des États-Unis de visiter la Chine et d'y recueillir des graines de thé et d'autres plantes susceptibles d'être acclimatées dans l'Amérique du Nord. Fortune resta en Chine jusqu'en 1859, et, pendant ces deux années, expédia aux États-Unis une immense quantité de graines qui arrivèrent à leur destination dans d'excellentes conditions. Les résultats des semis ne sont pas encore assez constants pour que l'on puisse affirmer la réussite de l'acclimatation. Les résultats de cette dernière expédition ont été consignés dans un livre intitulé : le *Japon et la Chine* (Londres, 1863), qui n'est pas inférieur aux premiers ouvrages de l'auteur.

FORTUNÉ, ÉE adj. (for-tu-né — rad. *fortune*). Heureux, favorisé par la fortune; qui a de la fortune, qui est riche : *Des mariés* FORTUNÉS. *Dans la logique du peuple, un homme* FORTUNÉ *est nécessairement un homme riche; c'est un barbarisme très-commun dans la langue, et qui provient d'une erreur très-commune dans la morale.* (Ch. Nod.) || Pros-